# LES QUATRAINS

# DE KHAYAM

PAR


J.-B. NICOLAS

PREMIER DROGMAN DE LA LÉGATION DE FRANCE EN PERSE


(Extrait de la Revue de l'Orient, de l'Algérie et des Colonies.)


PARIS

BENJAMIN DUPRAT

LIBRAIRE DE L'INSTITUT, DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE ET DU SÉNAT,
DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES DE PARIS, DE LONDRES, DE MADRAS,
DE CALCUTTA, DE SHANG-HAI ET DE LA SOCIÉTÉ ORIENTALE AMÉRICAINE DE NEW-HAVEN (ÉTATS-UNIS)

Rue du Cloître Saint-Benoît (rue Fontanes), 7

Près le Musée de Cluny.

1863



# LES QUATRAINS

# DE KHAYAM

# LES QUATRAINS

# DE KHAYAM

Par J.-B. NICOLAS

Premier drogman de la légation de France en Perse.



PARIS

BENJAMIN DUPRAT

LIBRAIRE DE L'INSTITUT, DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE ET DU SÉNAT,

DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES DE PARIS, DE LONDRES, DE MADRAS,
DE CALCUTTA, DE SHANG-HAI ET DE LA SOCIÉTÉ ORIENTALE AMÉRICAINE DE NEW-HAVEN (ÉTATS-UNIS)

Rue du Cloître Saint-Benoît (rue Fontanes), 7

Près le Musée de Cluny.

1863

# QUATRAINS DE KHAYAM

## PRÉFACE.

J'ai pensé longtemps, durant mon séjour en Perse, qu'une traduction en français des quatrains de Khayam, poëte qui, après avoir fait au XI[e] siècle les délices de la cour des Seldjoukides dans le Khoraçan, continue encore de nos jours à remplir si agréablement les loisirs du palais des Kadjars à Téhéran, pouvait avoir quelque intérêt pour l'Europe littéraire. Mais d'un côté, la difficulté de traduire un écrivain si essentiellement abstrait dans ses pensées philosophiques, si étrangement mystique dans ses expressions figurées; d'un autre côté les embarras que j'entrevoyais pour la correction des épreuves à une si grande distance de Paris, et par-dessus tout le sentiment de mon incapacité pour entreprendre un tel ouvrage, m'ont toujours empêché de le publier jusqu'à présent.

Arrivé depuis deux mois à Paris, j'y ai rencontré des amis avides de nouveautés en fait de littérature orientale, parmi lesquels j'aime à citer ici madame Blanchecotte, connue par plusieurs publications remplies de passion et de poésie. Après avoir entendu la traduction orale que j'ai pu leur faire succinctement de quelques quatrains du poëte qu nous occupe, ils m'ont si fortement conseillé d'en publier une traduction complète, ils ont mis tant de persistance dans leurs conseils, tant de bienveillance dans leurs offres de service, que je me suis décidé à me conformer à leurs désirs en éditant aujourd'hui ce travail.

Je le considérerais cependant encore comme étant au-des-

sus de mes forces, sans la coopération de Hassan-Ali-Khan, ministre plénipotentiaire de Perse près la cour des Tuileries, qui a poussé l'obligeance jusqu'à m'aider de sa profonde érudition et de ses précieux conseils.

L'histoire de Khayam se rattachant à celle de deux personnages qui ont joué un grand rôle dans les annales du pays, j'ai pensé qu'elle présentait assez d'intérêt pour en faire ici la narration telle qu'elle nous a été transmise par les historiens persans.

N.

Khayam[1], né dans un village situé près de Néchapour, dans le Khoraçan, vint compléter ses études, vers l'an 1042 de l'ère chrétienne, dans le célèbre medressèh de cette ville. Ce collége avait acquis à cette époque, nous disent les historiens orientaux, la réputation de produire des sujets d'une rare érudition, parmi lesquels surgissaient souvent des hommes d'un talent et d'une habileté remarquables qui les conduisaient rapidement aux plus hautes dignités de l'empire.

Aboul-Ghassém[2] et Hassen-Sebbah étaient, parmi les condisciples de Khayam, les deux camarades avec lesquels il s'était plus particulièrement lié, nonobstant la divergence de caractère et d'opinion qui semblait lui indiquer un autre choix. Un jour Khayam demanda en manière de plaisanterie à ses amis si une convention passée entre eux et basée sur l'absolue nécessité pour celui des trois que la fortune favoriserait, de venir en aide aux deux autres en les comblant de ses bien-

[1] Son véritable nom était Omar, mais ayant dû se conformer à l'usage établi en Orient qui veut que chaque poëte se donne un surnom, Khayam a conservé celui qui indiquait la profession de son père et la sienne, car *khayam* signifie en arabe faiseur de tentes. Les Persans disent, non sans raison, que c'est l'extrême modestie de ce poëte qui l'empêcha de prendre un surnom plus brillant, comme celui de Ferdooussi, qui signifie le Céleste; de Sa'adi, le Bienheureux; Enveri, le Lumineux; Hafez, le Conservateur, etc.

[2] Ce personnage est plus connu dans l'histoire sous la dénomination de Nezam-el-Moulk (régulateur de l'empire), titre qui lui fut donné par Alb-Arsélan en même temps que celui de Sadre-Azam, premier ministre.

faits, leur paraissait une chose puérile. « Non, non, répondirent-ils : l'idée est excellente et nous l'adoptons avec empressement. » Aussitôt les trois amis se donnèrent la main et jurèrent, le cas échéant, d'être fidèles à leurs engagements.

Ce pacte ne fit que stimuler l'ardeur des trois jeunes gens. Ils s'appliquèrent à leurs études avec d'autant plus de ferveur que la fortune que semblait leur promettre la tradition du collége ne leur paraissait pas invraisemblable.

Khayam, d'une nature douce et modeste, était plutôt porté à la contemplation des choses divines qu'aux jouissances de la vie mondaine. Ce penchant et le genre d'étude qu'il choisit en firent un poëte mystique, un philosophe à la fois sceptique et fataliste, un souphi [1], en un mot, comme la plupart des

[1] On m'a fait observer que cette secte des souphis est connue par les auteurs européens sous la dénomination de suffite ; mais je n'ai pas cru devoir adopter cette orthographe, qui me paraît tout à fait contraire à la prononciation persane.

Les souphis, presque aussi anciens que la doctrine de l'islamisme, passent avant d'arriver à la suprême béatitude, qui consiste à entrer en communication directe avec Dieu, par quatre degrés différents. Ils désignent le premier de ces degrés par *pardakhtè-djesmani* ou direction du corps, qui indique que le disciple doit se conformer aux lois établies, aux formes extérieures de la religion révélée et avoir une conduite exemplaire. Le second degré s'appelle *tèrig* ou sentier, chemin, *niaz*, désir, nécessité, espérance, qui indique que le disciple peut se dispenser de l'observance des formes extérieures du culte dominant, parce qu'ayant acquis par sa dévotion mentale la connaissance de la nature divine, il quitte le culte pratique, *émèlé-djesmani*, acte du corps, pour entrer dans le culte spirituel, *emèlé-rouhani*, acte de l'âme. Le troisième degré est appelé *érf*, sagesse, science, mot dont l'agent du verbe est *aréf*, qui connaît, qui sait, sage par excellence. Le souphi qui atteint ce degré, appelé aussi *hezour*, présence, est considéré comme inspiré, et ses disciples lui vouent une obéissance aveugle, le regardant comme *mourchid*, ou docteur dirigeant ; car son âme, qui jusque-là habitait la terre, jouit maintenant dans les célestes plaines de la présence de la divinité et entre en communication directe avec elle. Le quatrième degré est appelé *hèguiguet* ou vérité, ce qui indique que le souphi qui y est parvenu a opéré sa jonction avec la Divinité, et jouit dans sa contemplation extatique de la suprême béatitude.

Cette dénomination de souphi que se sont donnée ces sectateurs signifie, selon quelques auteurs orientaux, sage revêtu d'étoffes de laine. Cependant, j'ai connu, durant mon long séjour en Perse, plusieurs grands personnages professant la croyance de cette secte, qui, tout en conservant les apparences de

poëtes orientaux. Abdul-Ghassem, au contraire, ambitieux et positif dans toute l'acception du mot, anxieux d'arriver au pouvoir, s'appliqua principalement à l'étude de l'histoire de son pays, qui lui présentait de nombreux exemples d'hommes célèbres arrivés par leur propre mérite ou par leur courage personnel aux plus hautes dignités, et où il puisait d'ailleurs d'excellentes leçons sur toutes les branches d'une bonne administration. Il devint un illustre homme d'État. Quant à Hassen-Sebbah, aussi ambitieux que son condisciple Abdul-Ghassem, mais moins habile et plus violent que lui dans l'application des moyens, astucieux et jaloux de la supériorité de ses camarades, il suivit à peu près les mêmes études, mais en nourrissant le projet d'en employer les fruits à la ruine de tous ceux qui oseraient s'opposer à son avancement dans la

vrais croyants, se revêtent de belles étoffes de soie ou de cachemire. Je n'ai guère vu que les derviches et les individus appartenant aux classes inférieures qui soient restés fidèles au *kherguė*, ou manteau de laine. Parmi eux, quelques-uns circulent dans les rues ou voyagent dans les provinces presque nus, demandant l'aumône au nom de Mahomed aux musulmans, au nom de Jésus et de Marie aux chrétiens, au nom de Moïse aux juifs, affichant ainsi leur indifférence pour toutes les religions.

Cette secte se subdivise en une foule innombrable de branches distinctes les unes des autres par la dénomination qu'elles se sont donnée ou par certains usages qu'elles ont contractés ; mais, en général, elles s'accordent toutes par l'identité du dogme, qui est basé sur le principe absolu de la nécessité de se laisser diriger par un *mourchid*, chef spirituel, ou docteur dirigeant, qui, ayant passé par les degrés voulus du souphisme, est considéré par ses disciples comme tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré. Ils lui accordent une vénération qui diffère peu d'un véritable culte.

Les progrès des souphis ont été considérés par les docteurs de l'islamisme comme l'œuvre de l'infidélité voulant se substituer à la religion révélée. Cette conviction, à laquelle venait se joindre le fanatisme encore vivace des premiers pontifes mahométans, a considérablement contribué aux sanglantes persécutions dont ces sectateurs furent à diverses époques l'objet de la part de l'autorité persane, qui protégeait en toute circonstance le clergé orthodoxe et la foi nationale. Mais aujourd'hui les souphis jouissent d'une liberté et d'une tranquillité parfaites, soit que le clergé orthodoxe ait perdu de son antique influence, soit qu'il ait senti l'inefficacité de ses investigations à l'égard d'hommes d'autant plus difficiles à convaincre d'hérésie qu'ils pratiquent ostensiblement la religion mahométane, et que leur culte véritable est essentiellement mental.

carrière qu'il se serait choisie. Aussi devint-il célèbre, ainsi que le démontrera la suite de ce récit, par les cruautés qu'il a commises et le sang qu'il a versé.

Leurs études une fois terminées, les trois amis sortirent du collége et se séparèrent pour rentrer dans leurs foyers, où ils restèrent un certain temps sans renommée aucune. Cependant Abdul-Ghassem parvint bientôt à se faire avantageusement connaître à la cour d'Alb-Arsélan, deuxième roi de la dynastie seldjoukide [1], par divers écrits en matière d'administration, et ne tarda pas à devenir le secrétaire particulier de ce monarque, puis sous-secrétaire d'État, puis enfin *sadre-azam*, premier ministre.

Alb-Arselan, en mettant cet habile administrateur à la tête des affaires de son empire, lui donna le titre de *Nezam-el-Moulk*, régulateur de l'empire, titre qui chez les Persans remplace le nom de la personne à laquelle il est conféré. Les historiens persans font le plus bel éloge de ce grand homme d'État, et attribuent à ses vertus et à sa capacité les succès et la prospérité du règne d'Alb-Arselan. Il faut admirer le discernement de ce roi qui sut choisir un homme doué de tant de mérite pour diriger les affaires de ses vastes États, qui atteignirent, sous son administration, le plus haut degré de gloire.

C'est vers cette époque où Nezam-el-Moulk, car désormais c'est par ce titre que nous le désignerons, avait atteint l'apogée de sa puissance, que ses deux amis vinrent lui demander l'exécution du pacte conclu entre eux. « Que me demandez-vous, leur dit-il? — Je ne te demande, répondit Khayam, que la jouissance des revenus du village qui m'a vu naître. Je suis derviche et n'ai pas d'ambition; si tu accèdes à ma demande, je pourrai, sous le toit paternel, m'occuper paisiblement de la poésie, qui ravit mon âme, et me livrer à la contemplation du Créateur, où se

[1] La tribu turque des Seldjoukides tire son nom de Seldjouk, chef qui s'établit avec sa tribu dans les plaines de Boukhara. Cette famille renversa, vers l'an 429 de l'hégire, la dynastie des Ghaznavites, après avoir été longtemps soumise à son autorité.

plaît mon esprit. — Quant à moi, dit Hassen-Sebbah, je demande une place à la cour. » Le ministre accorda tout : le jeune poëte retourna dans son village, dont il devint le chef, et Hassen-Sebbah fut placé à la cour, où, en astucieux courtisan, il ne tarda pas à entrer dans les bonnes grâces du monarque. Mais bien qu'il eût acquis, grâce à la protection efficace de Negam-el-Moulk, les plus hautes distinctions de l'empire, son esprit envieux et ardent ne pouvait s'accommoder de l'état de soumission dans lequel il se trouvait vis-à-vis de son bienfaiteur. Il mit bientôt tout en œuvre pour le renverser et le remplacer. Pour arriver à ce but, il commença par insinuer à Alb-Arselan que les finances du royaume étaient en fort mauvais état, le ministre négligeant la rentrée des impôts, et n'ayant, depuis trois ans, rendu aucun compte sur cet important sujet. Le prince prêta l'oreille à ces insinuations perfides, et bientôt Nezam-el-Moulk fut mandé à la cour, où Alb-Arsélan lui demanda compte, en présence de tous les grands du royaume, convoqués à cet effet, du retard apporté à la rentrée des impôts et au règlement définitif des finances de l'État. Nezam-el-Moulk s'excusa de son mieux, en faisant retomber sur certaines circonstances indépendantes de sa volonté le retard dont se plaignait le roi, et promit de s'occuper sérieusement de cette question, de manière à pouvoir présenter dans l'espace de six mois un règlement de compte complet. Le prince parut satisfait et permit au ministre de se retirer. Mais celui-ci n'était pas encore parvenu au seuil de la porte du château, qu'Hassen-Sebbah, s'approchant du roi, lui fit observer que ce qui prouvait surtout l'incapacité du ministre en pareille matière, c'était précisément le délai exorbitant qu'il réclamait pour mettre les finances de l'empire en ordre. Cette observation frappa le prince, qui demanda au courtisan qui la lui faisait s'il voulait se charger de ce travail, et s'il pouvait s'engager à le terminer dans un plus court espace de temps. Sur la réponse affirmative de l'astucieux Hassen, qui ne demandait qu'un délai de quarante jours, ordre fut donné à Nezam-el-Moulk de mettre

immédiatement à sa disposition les archives des finances, les *moustofis* (écrivains du divan), et tout le personnel de la direction des fonds. Hassen, ravi de se trouver ainsi tout à coup à la tête de la branche la plus considérable de l'administration, considérait déjà la ruine complète de Nezam-el-Moulk comme très-prochaine. Celui-ci, de son côté, s'aperçut, mais un peu tard, de l'imprudence qu'il avait commise en plaçant si haut un homme qu'il devait si bien connaître et dont il aurait dû se défier. Cependant il ne désespéra pas de déjouer, en employant ruse contre ruse, les projets déjà si avancés de son ambitieux antagoniste. Voici l'expédient dont il se servit : il fournit à un de ses favoris, sur la fidélité duquel il savait pouvoir compter, les moyens pécuniaires destinés à faire tous les sacrifices pour gagner la confiance du confident d'Hassen-Sebbah. Ce confident était chargé de soigner et de diriger le travail que son maître avait entrepris, sur l'ordre de son souverain. Les démarches du favori du ministre obtinrent un succès complet, et il fut bientôt à même de fournir à son maître tous les renseignements dont celui-ci devait profiter lorsque le moment serait venu. Ce moment, c'était l'expiration du délai de quarante jours, qu'avait demandé Hassen-Sebbah. Au jour fixé, tout était prêt. Hassen semblait triompher, mais Nezam-el-Moulk, ce jour-là même où le volumineux mémoire de son adversaire devait être remis au roi, en audience officielle, donna à son favori ses dernières instructions, qui devaient aboutir à la confusion d'Hassen. Ce fidèle et adroit serviteur alla trouver le confident, dont, à force de cadeaux, il avait capté toute la confiance, et le pria de lui montrer l'admirable mémoire que Nezam-el-Moulk avait déclaré ne pouvoir terminer avant six mois, et que son maître, à lui, avait eu l'habileté de faire en quarante jours. Le confident d'Hassen était en ce moment préoccupé, et d'ailleurs, il ne se doutait de rien ; il livra à son ami le *dèfter*, liasse de feuillets détachés qui composaient ledit mémoire [1]. Celui-ci,

[1] Cet usage est encore de nos jours en vigueur en Perse. Toute la compta-

mettant à profit la distraction du confident, détacha le défter, et en un clin d'œil il confondit l'ordre des feuillets, comme le lui avait bien recommandé son maître. Ensuite, déposant le défter sur le tapis, il fit l'éloge le plus pompeux de l'habileté d'Hassen-Sebbah et de son digne confident qui avait activement participé à cet éminent travail. Quelques heures après Alb-Arselan recevait en grande audience ses ministres et les officiers de l'empire, qui devaient assister à la présentation solennelle du mémoire par Hassen-Sebbah. Nezam-el-Moulk se tenait humblement dans un coin de la salle d'audience, attendant le résultat de son stratagème. Sur un signe d'Alb-Arselan, Hassen déposa aux pieds du monarque un *fehrest*, livret au moyen duquel le prince devait appeler, par ordre de province, les feuillets contenus dans le défter, qu'Hassen-Sebbah venait de prendre des mains de son confident. Au premier appel Hassen cherche, mais en vain, le feuillet demandé. Il devine une trahison, il se trouble ; et la rumeur que cet incident provoque dans la salle, la présence du roi, irrité de trouver un tel désordre dans un mémoire de cette importance, ajoutent à la confusion d'Hassen, qui se voit bientôt forcé de se retirer, après une sévère réprimande de la part d'Alb-Arsélan. Nezam-el-Moulk était vengé ; il s'approcha du roi et lui fit observer qu'il était difficile d'exiger plus de régularité dans un travail sérieux fait à la hâte par des gens incapables. Après cet échec, Hassen ne reparut plus à la cour. Les historiens persans nous apprennent qu'il alla voyager en Syrie, où il adopta les dogmes de la secte ismaélite, dogmes qu'il résolut d'importer en Perse, en y ajoutant d'autres dogmes nouveaux plus conformes aux opinions des souphis[1], alors très-nombreux

bilité des revenus du royaume se trouve consignée sur des feuilles volantes entassées les unes sur les autres et contenues entre deux planchettes formant une espèce de reliure, le tout fortement ficelé avec une corde de chanvre ou de coton.

[1] Les partisans de cette secte, encore très-nombreux aujourd'hui dans presque toute l'Asie, croient que, sans rejeter le Koran, on ne doit pas en suivre la lettre, mais bien l'esprit. Ils rejettent les formes extérieures de la religion

en Perse, dans le but de s'en faire une arme et de devenir ainsi la terreur de ses ennemis. Il revint en effet en Perse, mais en se cachant soigneusement, pour se dérober aux recherches de Nezam-el-Moulk dont il connaissait le ressentiment. Il se rendit à sa ville natale de Rhei, après avoir vécu quelque temps à Ispahan, où il ne forma rien moins que le projet de faire trembler sur son trône le souverain lui-même. A Rhei, il s'entoura de quelques mécontents qui adoptèrent les dogmes qu'il leur enseignait, et qui étaient prêts à le seconder dans ses vues. Il alla avec un petit nombre de ses sectateurs se fortifier sur la montagne d'Alamout, près de la ville de Kazbïn, d'où il commença à faire dans les pays environnants de fréquentes razzias, au moyen desquelles il subvenait aux besoins du moment et au recrutement de sa troupe, qui devint bientôt formidable. C'est vers cette époque qu'Alb-Arsélan mourut, laissant à son fils, Malek-chah ses vastes États, dont il lui recommanda fortement de confier l'administration à Nezam-el-Moulk, son fidèle et pieux ministre. Mais celui-ci ne jouit pas longtemps de ces nouvelles marques de faveur; car Malek-chah ayant eu la faiblesse de prêter l'oreille aux calomnieux rapports de ses ennemis, lui fit retirer son turban et son encrier, insignes des hautes fonctions qu'il avait si noblement remplies. Cette disgrâce, en facilitant une vengeance particulière, fut cause de la mort de ce grand homme. On le trouva un matin sous sa tente, dans le camp royal, assassiné par un satellite d'Hassen-Sebbah. Avant d'expirer il eut le temps d'écrire une pièce de vers à l'adresse de Malek-chah, dans laquelle il lui recommandait ses douze fils, à qui, disait-il, il léguait ses vieux et loyaux services.

Hassen-Sebbah n'en continuait pas moins ses sanglantes excursions, ne respectant dans ses rapides victoires ni rang ni sexe, égorgeant sans pitié tout ce qui lui tombait sous la main. Malek-chah, effrayé, dut envoyer des troupes pour mettre fin à ces déprédations qui jetaient le trouble et la con-

du prophète arabe et veulent qu'on offre au Créateur cette adoration fervente et secrète qui réside dans l'âme.

fusion dans toute l'étendue de l'empire. Mais les sectateurs [1] d'Hassen augmentaient tous les jours, et bientôt il se vit assez fort pour repousser par une vigoureuse attaque les troupes royales et les forcer de battre en retraite. Après ce succès, Hassen ne mit plus de bornes à ses exploits, et acquit une telle renommée que rien ne lui paraissait plus devoir résister à sa valeur.

La mort de Malek-chah étant survenue peu de temps après celle de Nézam-el-Moulk, Hassen se hâta de profiter, pour étendre sa domination, des revers qu'éprouva le célèbre sultan Sandjar, successeur de Malek-chah, et des guerres incessantes que se faisaient les différentes branches de la maison des Seldjoukides, guerres qui se prolongèrent jusqu'à la mort de Tougroul III, environ quarante à quarante-cinq ans. Sultan Sandjar, justement inquiet des progrès d'envahissement d'Hassen, résolut de détruire entièrement dans ses États une bande de brigands dont les vexations et les meurtres répandaient la terreur dans toutes les provinces. Il réunit une armée avec laquelle il marcha en personne contre les malfaiteurs; mais, arrivé à une certaine distance du mont Alamout, sultan Sandjar vit un matin, en se réveillant, un poignard enfoncé dans la terre près du chevet de son lit, et dont la lame avait transpercé un billet à son adresse, où il lut avec effroi ces mots [2] : « O Sandjar! apprends que si je n'avais pas voulu respecter tes jours, la main qui a enfoncé ce poignard dans la terre, aurait pu aussi bien l'enfoncer dans ton cœur [3]. » On dit que le sultan fut tellement atterré à la lecture de ce billet, qui lui révé-

[1] Les historiens persans élèvent au chiffre de plus de soixante mille le nombre des sectateurs de ce chef de brigands, du nom duquel on fait dériver notre mot français *assassin*.

[2] M. Malcolm rapporte ce fait dans son Histoire de la Perse.

[3] Les sectateurs d'Hassen-Sebbah étaient désignés sous la dénomination de *hasseni*, adhérents d'Hassen, ou de *fédèvi*, mot qui signifie un homme prêt à sacrifier sa propre vie sur un simple commandement de son chef spirituel. Les historiens persans affirment que lorsqu'un envoyé de Malek-chah vint à Alamout, Hassen-Sebbah commanda à un de ses sectateurs de se poignarder lui-même, et à un autre de se jeter du haut d'un rocher. Les deux ordres

lait l'immense pouvoir d'Hassen-Sebbah sur l'esprit de ses sectateurs, qu'il renonça pour cette fois à ses projets d'attaque [1].

Mais revenons à Khayam, qui, resté étranger à toutes ces périodes de guerres, d'intrigues et de révoltes, dont cette époque fut si remplie, vivait tranquille dans son village natal, se livrant à l'étude de la philosophie des souphis, entouré de nombreux amis qui, comme lui, cherchaient dans le vin la contemplation extatique que d'autres croient trouver dans des cris et des hurlements poussés jusqu'à extinction de voix, comme les derviches hurleurs; d'autres dans des mouvements circulaires qu'ils pratiquent avec fureur jusqu'à ce qu'ils soient entièrement pris de vertige, comme les derviches tourneurs; d'autres enfin dans des tortures atroces qu'ils s'infligent eux-mêmes jusqu'à en perdre connaissance, comme les hindous. Les chroniqueurs persans racontent que Khayam aimait surtout à s'entretenir et à boire avec ses amis le soir au clair de la lune sur la terrasse de sa maison [2], assis sur un tapis et entourés de chanteurs avec un échanson qui, la coupe à la main, la présentait à tour de rôle aux joyeux convives réunis [3]. Nous

furent sur-le-champ exécutés : « Allez, dit-il, à l'envoyé stupéfait, et faites savoir à votre maître quel est le caractère des gens qui me servent. »

[1] Les docteurs de l'islamisme qui ont décrit les ravages commis par cette secte, qu'ils ont en grande exécration, disent que leur influence, s'étendant sur toute la surface de la Perse, avait porté l'épouvante dans tous les cœurs. C'était, disent-ils, un véritable fléau pour les populations, un objet de terreur pour les souverains les plus puissants, et ce fléau et cette terreur durèrent pendant une période d'environ deux siècles.

[2] Cet usage existe encore de nos jours en Perse, bien que les Persans d'aujourd'hui, plus civilisés que leurs ancêtres, aient substitué la carafe en cristal à la cruche en terre cuite, le verre à pied à la coupe de cuivre, et qu'ils préfèrent s'asseoir au bord d'un ruisseau où coule une eau limpide, à l'ombre d'un saule ou au bord d'un bassin, dans un jardin, où le chant du rossignol vient charmer leurs oreilles.

[3] Il n'est pas rare de voir encore à présent en Perse, même dans les familles aisées, un seul verre ou une seule coupe pour plusieurs personnes, qui toutes boivent à tour de rôle et en observant le rang de chacune d'elles. Il en est de même pour le *calian*, pipe à eau, que le *piche-khedmet* présente tour à tour aux convives réunis, en observant également le rang de chacun. Lorsqu'il y a erreur, la personne à qui la pipe est offerte s'empresse de la

croyons ne pouvoir mieux terminer cette rapide esquisse biographique et historique qu'en empruntant à la vie même et aux œuvres de notre poëte deux citations des plus caractéristiques.

Pendant une de ces soirées dont nous venons de parler, survient à l'improviste un coup de vent qui éteint les chandelles et renverse à terre la cruche de vin, placée imprudemment sur le bord de la terrasse. La cruche fut brisée et le vin répandu. Aussitôt Khayam, irrité, improvisa ce quatrain impie à l'adresse du Tout-Puissant :

« Tu as brisé ma cruche de vin, mon Dieu ! tu m'as ainsi fermé la porte de la joie, mon Dieu ! c'est moi qui bois, et c'est toi qui commets les désordres de l'ivresse? oh ! puisse ma bouche se remplir de terre ! serais-tu ivre, mon Dieu ? [1] »

Le poëte, après avoir prononcé ce sacrilége, jetant les yeux sur une glace, se serait aperçu que son visage était noir comme du charbon. C'était une punition du ciel. Alors il fit cet autre quatrain non moins audacieux que le premier :

« Quel est l'homme ici-bas qui n'a point commis de péché, dis? celui qui n'en aurait pas commis, comment aurait-il vécu, dis? si parce que je fais le mal tu me punis par le mal, quelle est donc la différence qui existe entre toi et moi, dis? »

## QUATRAINS DE KHAYAM.

### (1)

Un matin j'entendis venir de notre taverne une voix qui disait : Allons, joyeux buveurs, jeunes fous ! levez-vous, et venez remplir encore une coupe de vin avant que le destin ne vienne remplir celle de notre existence.

présenter à la personne qu'elle considère comme sa supérieure. Cet empressement n'est quelquefois qu'une simple forme de politesse, mais alors la personne qui en est l'objet, si elle est inférieure en rang, doit refuser.

[1] *Oh! puisse ma bouche se remplir de terre!* expression que les Persans emploient souvent pour exprimer le regret d'avoir proféré ou d'être obligé de proférer un blasphème, ou simplement de dire un mot irrévérencieux.

(II)

O toi qui dans l'univers entier es l'objet choisi de mon cœur, toi qui m'es plus chère que mes deux yeux! il n'y a rien, ô idole! de plus précieux que la vie : eh bien! tu m'es cent fois plus précieuse qu'elle [1]!

(III)

Qui t'a conduite cette nuit vers nous ainsi prise de vin? qui donc, enlevant le voile qui te couvrait, a pu te conduire jusqu'ici? qui enfin t'amène aussi rapide que le vent venant attiser encore le feu dans lequel je brûlais déjà par ton absence [2]?

(IV)

Nous n'avons éprouvé que chagrin et malheur dans ce monde qui nous sert un instant d'asile. Hélas! aucun problème de la création ne nous y a été expliqué, et voilà que nous le quittons le cœur plein de regrets (de n'y avoir rien appris sur ce sujet).

(V)

O Khadje[3]! rends-nous licite un seul de nos souhaits, retiens ton haleine[4] et conduis-nous sur la voie de Dieu. Certes nous marchons droit, nous[5], c'est toi qui vois de travers; va donc guérir tes yeux, et laisse-nous en paix.

[1] Bien que l'absence de la distinction des genres dans la langue persane puisse autoriser à émettre des doutes sur le point de savoir si ce quatrain doit être considéré comme mystique, il est cependant certain que le poëte s'adresse ici à la Divinité, qu'il qualifie de l'épithète d'idole et non à sa maîtresse.

[2] Le poëte donne un sens complet, dans les deux derniers hémistiches du quatrain, par le seul rapprochement des deux mots vent et feu, sens qu'en français on ne saurait rendre, ce me semble, sans employer une périphrase comme j'ai cru devoir le faire.

[3] Khadjes, moralistes, prédicateurs musulmans orthodoxes, que les vrais souphis regardent comme des hypocrites.

[4] En persan : dèm dèr kéch, retiens ton haleine, pour : tais-toi, silence!

[5] C'est-à-dire dans la bonne voie.

(VI)

Lève-toi, viens, viens, et pour la satisfaction de mon cœur donne-moi l'explication d'un problème : apporte-moi vite une cruche de vin avant que l'on ne fasse des cruches de la poussière de mon propre corps[1].

(VII)

Lorsque je serai mort lavez-moi avec le jus de la treille, au lieu de prières chantez sur ma tombe les louanges de la coupe et du vin, et si vous désirez me trouver au jour dernier, cherchez-moi sous la poussière du seuil de la taverne.

(VIII)

Puisque personne ne peut te répondre du jour de demain, empresse-toi de réjouir ton cœur plein de tristesse; bois, ô lune adorable! bois dans une coupe vermeille, car la lune du firmament tournera bien longtemps ( autour de la terre ) sans nous y retrouver[2].

(IX)

Puisse l'amoureux[3] être toute l'année ivre, fou, absorbé par

[1] Khayam, bien que parlant pour lui, emploie la première personne du pluriel, *nous*, au lieu de la première personne du singulier, *je*. Cet usage est assez répandu en Perse. Le roi lui-même, en parlant pour lui, s'exprime souvent à la troisième personne du singulier : *le roi veut, le roi dit, c'est trop petit pour le roi*. Pour éviter toute équivoque et aussi pour suivre plus exactement l'esprit du poëte, j'ai employé dans la traduction de ce quatrain le pronom de la première personne du singulier. J'agirai de même dans les quatrains subséquents lorsque le sens l'exigera.

[2] Les astronomes persans, suivant le système astronomique de Ptolémée, croient encore que ce sont les astres et les cieux planétaires, qu'ils comptent au nombre de sept, qui tournent autour de la terre. Voyez note 1, quatrain 76.

[3] Ici le poëte entend par amoureux ou amant le souphi épris d'amour pour la Divinité. Il veut qu'il soit constamment absorbé par l'ivresse, afin que dans cet état, entièrement détaché des intérêts d'ici-bas, il soit tout entier à la contemplation céleste, même au prix de ce que les mondains appellent déshonneur. Il est bon de faire observer que selon les souphis le mal n'existe pas en principe. Le Créateur, selon eux, est répandu dans toutes ses œuvres, toutes choses créées sont empreintes du sceau de la Puissance créatrice, et par conséquent rien de ce qui émane de cette puissance ne peut être mauvais, Dieu étant essentiellement bon.

le vin, couvert de déshonneur, car lorsque nous avons la saine raison, le chagrin vient nous assaillir de tous côtés, tandis que quand nous sommes ivres, eh bien! arrive que pourra.

(X)

Au nom de Dieu! dans quelle expectative le sage attacherait-il son cœur aux trésors illusoires de ce Palais du malheur? Oh! que celui qui me donne le nom d'ivrogne revienne donc de son erreur, car comment pourrait-il voir là-haut trace de taverne[1]?

(XI)

Le Koran, que l'on s'accorde à nommer la parole sublime, n'est cependant lu que de temps en temps et non d'une manière permanente, tandis qu'au bord de la coupe se trouve un verset plein de lumière que l'on aime à lire toujours et partout[2].

(XII)

Toi qui ne bois pas de vin, ne blâme point pour cela les ivrognes, car nous sommes prêts, nous, à renoncer à Dieu

[1] Khayam ici fait allusion aux régions célestes qu'il habite en esprit et où un profane, qui ose le traiter d'ivrogne, ne saurait trouver trace de taverne.

[2] Le djam ou coupe était et est encore aujourd'hui, dans certaines localités de la Perse, en cuivre gravé. Souvent il y a tout autour, un peu au-dessous du bord, des vers à la louange du vin et des buveurs, vers que Khayam compare par dérision aux versets du Koran.

Toutefois, me disait un souphi à Téhéran, ceci n'est que l'explication (zahéri) ostensible ou extérieure de la pensée du poëte, car d'après sa pensée (bateni) intime ou cachée, le Koran, bien qu'il renferme la parole divine, n'est pas constamment sous les yeux des croyants, tandis que la coupe est sans cesse vue et aimée par tous les humains dans l'univers entier. Au reste la coupe elle-même n'est qu'une figure allégorique, c'est Dieu que veut dire le poëte, l'ivresse dont il parle n'est pas celle produite par le vin, mais bien celle de l'amour divin, dont la première n'est que l'image. Dieu, ajoute-t-il, étant répandu dans toutes ses œuvres, on peut l'admirer dans toutes choses créées. Or il m'est plus agréable de le contempler dans une orange, par exemple, que dans un tubercule, dans une coupe de bon vin que dans un verre d'eau, dans le visage vermeil d'une belle personne que dans celui d'une personne difforme et d'un aspect désagréable.

s'il nous ordonne de renoncer au vin. Tu te glorifies de ne point boire de vin, mais cette gloire sied mal à qui commet des actes cent fois plus répréhensibles que l'ivrognerie [1].

(XIII)

Bien que ma personne soit belle, que le parfum qui s'en exhale soit agréable, que le teint de ma figure rivalise avec celui de la tulipe, et que ma taille soit élancée comme celle d'un cyprès, il ne m'a pas été démontré pourquoi mon céleste peintre a daigné m'ébaucher sur cette terre [2].

(XIV)

Je veux boire tant et tant de vin que l'odeur en puisse sortir de terre quand j'y serai rentré, et que les buveurs à moitié ivres de la veille qui viendront visiter ma tombe puissent, par l'effet seul de cette odeur, tomber ivres-morts.

(XV)

Dans la région de l'espérance, attache-toi tous les cœurs que tu pourras; dans celle de la présence [3], lie-toi avec un ami dévoué, car, sache-le bien, cent Kaabas [4] faites de terre et d'eau ne valent pas un cœur; laisse donc là la Kaaba, et va plutôt à la recherche d'un cœur [5].

[1] Attaque directe contre les moullahs, dont les actes quelquefois s'accordent peu avec leur hypocrite extérieur.

[2] Les écrivains souphis, dans leur imagination exaltée, ont fait du Dieu créateur par sa parole un peintre divin qui, le *ghalam* (pinceau) à la main, a peint dans son éternité sur le *loouh* (tablette de la création), toutes les créatures des univers.

[3] Les souphis doivent passer par quatre degrés avant d'arriver à la béatitude divine, qu'ils appellent *hezour* (présence) ou *vèsl* (jonction), où le rideau des mystères sera entièrement levé pour eux, et où leurs âmes seront réabsorbées dans le tout, c'est-à-dire dans l'essence divine, dont elles n'ont jamais été séparées.

[4] Le nombre cent, en persan, a le sens d'un nombre indéfini, il signifie innombrable, incalculable.

[5] Le Koran recommande le pèlerinage de la Mecque, pour lequel les souphis sont d'une indifférence complète, comme du reste pour toutes les formes extérieures et les cérémonies du culte révélé. Il est obligatoire pour tout vrai croyant qui a les moyens d'entreprendre ce voyage. La kaaba est le

## (XVI)

Le jour où je prends dans ma main une coupe de vin et que, dans la joie de mon âme, je deviens ivre-mort, alors, dans cet état de feu qui me dévore, je vois cent miracles se réaliser, alors des paroles claires comme l'eau la plus limpide semblent venir m'expliquer le mystère de toutes choses.

## (XVII)

Puisque la durée d'un jour n'est que de deux délais [1], empresse-toi de boire du vin, du vin limpide, car, sache-le bien, tu ne retrouveras plus ton existence écoulée et, puisque tu sais que ce monde entraîne tout à une ruine complète, imite-le, et, toi aussi, sois jour et nuit ruiné dans le vin [2].

## (XVIII)

Nous nous livrons, nous, à la volonté du Dieu du vin, nous offrons avec joie notre âme en holocauste aux lèvres souriantes

sanctuaire du temple où se trouve la célèbre pierre noire que chaque pèlerin va religieusement baiser. Elle est brisée en plusieurs morceaux, qui ont été soigneusement recueillis et incrustés dans une autre pierre entourée d'un cercle d'argent, d'autres disent d'un cercle d'or. Elle est considérée par les Mahométans comme une pierre précieuse du paradis, tombée du ciel sur la terre avec Adam. Nous ferons observer ici que la Mecque appartenant à la Turquie, et les Turcs, considérant les Persans comme des hérétiques, ceux-ci, pour avoir accès dans le temple, sont forcés de se faire passer pour sunnites, par le moyen d'une restriction mentale (taguié) et de se conformer quant aux prières et aux ablutions, au rite des Osmanlous, quittes, après le pèlerinage, à redevenir chièhs et à demander pardon à Dieu de cette hérésie forcée et momentanée. Les docteurs de l'islamisme, disent les souphis, sont dans une erreur profonde quand ils affirment que la Kaaba, œuvre des hommes, est la maison de Dieu : la maison de Dieu, ajoutent-ils, c'est le cœur des humains, œuvre de Dieu, c'est là qu'il faut le chercher, c'est là qu'on le trouve. Il est donc plus avantageux de gagner l'affection du cœur d'un saint docteur souphi, initié dans les secrets du Tout-Puissant, que d'entreprendre le voyage de la Mecque.

[1] Ici deux délais ou répits ne peuvent signifier qu'un instant, qu'un moment très-court où se terminera peut-être notre existence éphémère.

[2] Être ruiné par le vin, tournure persane qui signifie : être entièrement plongé dans l'ivresse. En persan *kherabat* signifie : ruine d'une ville, d'un village, ou taverne, *kherabati* : celui qui fréquente la taverne, buveur, ivrogne.

de ce jus divin[1]. O spectacle ravissant! notre échanson tenant d'une main le goulot du flacon, et de l'autre la coupe qui déborde comme pour nous convier à recevoir le plus pur de son sang[2]!

(XIX)

Oui, c'est nous qui, assis au milieu de ce trésor en ruine[3], entourés de vin et de danseurs, avons mis en gage (pour nous les procurer) tout ce que nous possédions: âme, cœur[4], hardes, et jusqu'à notre coupe. Nous sommes ainsi affranchis et de l'espérance du pardon et de la crainte du châtiment[5]; nous sommes en dehors de l'air, de la terre, du feu et de l'eau[6].

(XX)

La distance qui sépare l'impiété de la foi n'est que d'un souffle, celle qui sépare le doute de l'incertitude n'est également que d'un souffle; passons donc gaîment cet espace d'un souffle, car notre vie aussi n'est séparée (de la mort) que par l'espace d'un souffle.

(XXI)

O roue du destin[7]! la destruction vient de ta haine impla-

[1] Ici le poëte compare la partie du vin qui déborde de la coupe aux lèvres colorées d'une jeune beauté qui sourit à son amant, comparaison d'autant plus appréciée par les Persans que, dans leur langage poétique, ils nomment le vin la fille de la vigne ou du raisin, et que lèvre et bord sont synonymes.

[2] Le texte dit âme au lieu de sang, mais l'idée du poëte est, je pense, aussi exactement rendue par cette périphrase : le plus pur de son sang, que par le mot âme, le sens étant le même.

[3] La taverne.

[4] Mettre son âme et son cœur en gage signifie ici : renoncer sans retour à la vie éternelle telle qu'elle est décrite dans le Koran, qui défend expressément l'usage des boissons enivrantes et les jeux de hasard sous peine d'aller en enfer.

[5] Les souphis nient la doctrine des récompenses et des peines, comme aussi incompatible avec la réabsorption de l'âme dans l'essence divine qu'avec leur croyance de la prédestination.

[6] C'est-à-dire : nous nous trouvons dans des régions au-dessus de la sphère terrestre, et, par conséquent, nous ne faisons plus partie des quatre éléments.

[7] Le ciel, qui tourne autour de la terre, et où sont écrits les décrets inévitables de notre destinée.

cable. La tyrannie est pour toi un acte de prédilection que tu commets depuis le commencement des siècles, et toi aussi, ô terre! si l'on venait à fouiller dans ton sein, que de trésors inappréciables n'y trouverait-on pas!

(XXII)

Mon tour d'existence s'est écoulé en quelques jours. Il est passé comme passe le vent du désert. Aussi, tant qu'il me restera un souffle de vie, il y a deux jours desquels je ne m'inquiéterai jamais, c'est le jour qui n'est pas venu et celui qui est passé.

(XXIII)

Ce rubis précieux vient d'une mine à part, cette perle unique est empreinte d'un sceau à part[1], nos différentes conclusions sur cette matière sont erronées, car l'hymne du véritable amour[2] est chanté dans un langage à part (et qui n'est pas à notre portée).

(XXIV)

Puisque c'est aujourd'hui mon tour de jeunesse, j'entends le passer à boire du vin, car telle est ma volonté. N'allez pas médire de ce jus divin à cause de son amertume, car il est agréable, et il n'est amer que parce qu'il est ma vie[3].

(XXV)

O mon pauvre cœur! puisque ton sort est d'être meurtri jusqu'au sang par le chagrin, puisque ta nature veut que tu sois chaque jour accablé d'un nouveau tourment, alors, ô âme! dis-moi ce que tu es venue faire dans mon corps, dis, puisque tu dois enfin le quitter un jour?

(XXVI)

Tu ne peux te flatter aujourd'hui de voir le jour de demain;

[1] Figure allégorique faisant allusion à la Divinité parfaite, que nous cherchons en vain dans notre imperfection.

[2] Amour divin, dont la source est en dehors de notre nature terrestre.

[3] Singulière tournure de phrase qu'emploie là le poëte pour se plaindre de l'amertume de sa vie, la confondant avec le vin auquel elle prête son âpreté, âpre et amer en persan sont synonymes.

penser même à ce demain serait pure folie de ta part; si tu as le cœur éveillé ne perds donc pas dans l'inaction cet instant de vie (qui te reste) et pour la durée duquel je ne vois aucune chance.

(XXVII)

Il ne faut pas sans nécessité aller frapper à chaque porte. Il faut s'accommoder du bien comme du mal d'ici-bas, car on ne peut jouer que d'après le nombre de points que nous présente la surface des dés jetés par le destin sur le damier de ce petit bol céleste[1].

(XXVIII)

Cette cruche a été comme moi une créature aimante et malheureuse, elle a soupiré après une mèche de cheveux de quelque jeune beauté; cette anse que tu vois attachée à son col était un bras amoureusement jeté au cou de sa belle.

(XXIX)

Avant toi et moi il y a eu bien des crépuscules, bien des aurores, et ce n'est pas sans raison que le mouvement de rotation a été imprimé aux cieux. Sois donc attentif quand tu poseras ton pied sur cette poussière, car elle a sans doute été la prunelle des yeux d'une jeune beauté.

(XXX)

Le temple des idoles et la Kaaba sont des lieux d'adoration, le carillon des cloches n'est autre chose qu'un hymne chanté

[1] Ici le poëte compare le ciel, dont dépendent nos destinées, à un vase demi-sphérique renversé sur nos têtes, et qui sert de damier au destin, sur lequel celui-ci s'amuse à tirer notre horoscope. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de rendre en français, sans périphrase, exactement tout le charme de ces noms persans composés de deux substantifs donnant en même temps l'idée de la chose et celle de sa forme ou de sa qualité. Ainsi, en persan, les dés du destin et même dés-destin signifient le destin dont l'inconstance est pareille à celle des dés. Bol-ciel signifie le firmament comparé à un vase demi-sphérique renversé sur nos têtes; de même arc-sourcils signifie des sourcils arqués, ayant la forme d'un arc; pistache-bouche, bouche aussi petite qu'une pistache entr'ouverte; taille-cyprès, taille élancée comme un cyprès; figure-lune, un visage dont l'éclat est pareil à celui de cet astre, etc.

à la louange du Tout-Puissant. Le méhrab[1], l'église, le chapelet, la croix sont en vérité autant de façons différentes de rendre hommage à la divinité.

(XXXI)

Les choses existantes étaient déjà marquées sur la tablette de la création. Le pinceau est sans cesse absent du bien et du mal[2]. Dieu a imprimé au destin ce qui devait y être imprimé; les efforts que nous faisons s'en vont donc en pure perte[3].

(XXXII)

Je ne puis indistinctement dire mon secret aux bons comme aux mauvais[4], je ne puis commenter ma pensée qui est essentiellement brève. Je vois un lieu dont je ne puis donner la description. Je possède un secret que je ne puis dévoiler.

[1] Chaire mahométane dans les mosquées; elle est toujours tournée du côté de la Mecque.

[2] Selon les souphis, toutes les religions sont également bonnes ou indifférentes, car dans toutes on peut, en pratiquant l'amour divin, être souphi et atteindre le suprême bonheur qui consiste à opérer sa jonction avec la divinité. Jésus-Christ, selon eux, était souphi et avait atteint le quatrième degré du souphisme, ce qui le mettait en communication directe avec Dieu, et possédait, par conséquent, le don de faire des miracles. Les chrétiens, ajoutent les écrivains souphis, ne seraient pas dans l'hérésie en croyant que Jésus-Christ est comme Dieu. Ils seraient dans l'hérésie s'ils croyaient que Jésus est le seul Dieu. C'est cette indifférence des souphis pour toutes les religions qui a fait dire aux docteurs de l'islamisme qu'ils n'en avaient aucune.

[3] Ici Khayam semble adopter la croyance de la secte *dahri*, très-nombreuse encore aujourd'hui en Perse, croyance qui consiste à admettre que le monde est incréé, et par conséquent éternel et impérissable. Les dahris, qui ne sont qu'une des nombreuses branches des souphis, sont essentiellement fatalistes et considèrent les efforts que nous faisons pour améliorer notre sort comme complétement inutiles. La lutte, disent-ils, est vaine contre les décrets du destin. Le célèbre Anvari paraît avoir appartenu à cette branche, à en juger par ce quatrain que je trouve dans son *Divan* ou œuvres complètes : « Si ce n'est pas le destin qui dirige les choses de ce monde, pourquoi les projets que forment les hommes se réalisent-ils contrairement à leurs désirs? Oui, c'est le destin qui conduit fatalement les hommes vers le bien comme vers le mal, et c'est pourquoi les mesures que nous prenons frappent toujours à faux. »

[4] Les dogmes des souphis sont enveloppés de mystères, et ils ont pour chaque degré de béatitude des secrets qu'ils ne révèlent pas aux profanes.

(XXXIII)

La fausse monnaie n'a pas cours chez nous[1]. Le balai en a déblayé entièrement notre joyeuse demeure. Un vieillard revenant de la taverne me dit : Bois du vin, ami, car bien des existences succèderont à la tienne pendant ton long sommeil[2].

(XXXIV)

En face des décrets de la Providence rien n'aboutit sans résignation; avec les hommes on n'atteint son but qu'à force de ruse et d'astuce. J'ai employé en fait de ruse tout ce que l'esprit humain peut inventer de plus fort, mais le destin a toujours renversé mes projets.

(XXXV)

Si un étranger te montre de la fidélité, considère-le comme un parent; mais si un parent vient à te manquer (en quoi que ce soit), regarde-le comme un malintentionné. Si le poison te guérit, considère-le comme un antidote, et si l'antidote t'est contraire, regarde-le comme un poison.

(XXXVI)

Il n'y a point de cœur que ton absence n'ait meurtri jusqu'au sang, il n'y a point d'être clairvoyant qui ne soit épris de tes charmes enchanteurs, et, bien qu'il n'existe dans ton esprit aucun souci pour personne, il n'y a personne qui ne soit préoccupé de toi[3].

(XXXVII)

Tant que je ne suis pas ivre, mon bonheur est incomplet. Quand je suis pris de vin, l'ignorance remplace ma raison. Il existe un état intermédiaire entre l'ivresse et la saine raison.

[1] Le poëte entend par fausse monnaie tous ceux qui n'admettent pas ses opinions.

[2] C'est-à-dire mort.

[3] Ce quatrain est essentiellement mystique. Les regards des humains sont dirigés vers les célestes régions pour rendre hommage au Tout-Puissant, qui, dans toute la gloire de sa puissance divine, regarde avec la même indifférence toutes les créatures mises au monde de par sa volonté

Oh! que je me constitue avec bonheur l'esclave de cet état, car là est la vie[1].

(XXXVIII)

Qui croira jamais que le buveur qui a confectionné la coupe[2], puisse penser à la détruire? Toutes ces belles têtes, ces beaux bras, ces charmantes mains, par quel amour ont-ils été créés, et par quelle haine sont-ils détruits?

(XXXIX)

C'est l'effet de ton ivresse[3] qui te fait craindre la mort et abhorrer le néant, car il est évident que de ce néant germera une branche de l'immortalité. Depuis que mon âme est ravivée par le souffle de Jésus, la mort éternelle a fui loin de moi.

(XL)

Imitons la tulipe[4] qui fleurit au noourouz[5]; prends comme elle une coupe dans ta main, et si l'occasion se présente, bois, bois du vin avec bonheur en compagnie d'une jeune beauté aux joues colorées du teint de cette charmante fleur, car cette roue bleue[6], comme un coup de vent, peut tout à coup venir te renverser[7].

[1] Il paraît bizarre que Khayam préfère ici la demi-ivresse après avoir invité ses condisciples à se livrer à l'ivresse sans réserve aucune.

[2] Peut-être le mot inventé serait-il plus propre à la circonstance, mais le poëte a préféré employer le mot confectionné comme directement opposé au mot destruction, qui se trouve à la fin du quatrain. Cette figure est une allusion à l'inconséquence de la création des créatures par la puissance divine, et de leur destruction subséquente par cette même puissance.

[3] Ici le mot *ivresse* ne peut être pris que dans le sens de vertige ou d'ignorance que le poëte applique aux profanes, qui ne sauraient avoir, comme les souphis, une connaissance exacte de l'essence de la divinité.

[4] Comparaison de la coupe appliquée à la tulipe, qui a la forme d'un calice. Cette figure est employée avec une prédilection marquée par presque tous les poëtes orientaux.

[5] Nouvelle année persane commençant à l'équinoxe du 21 mars.

[6] Le ciel, dont dépend le sort des humains.

[7] C'est-à-dire ta dernière heure peut sonner au moment où tu t'y attends le moins.

(XLI)

Puisque les choses ne doivent pas se passer suivant nos désirs, que deviennent nos desseins et nos efforts? Nous sommes constamment à nous tourmenter et à nous dire en soupirant de regret : ah! nous sommes arrivés trop tard, trop tôt nous devons repartir!

(XLII)

Puisque la roue céleste et le destin ne t'ont jamais été favorables, que t'importe de compter sept cieux ou de croire qu'il en existe huit [1]? Il y a, je le répète, deux jours desquels je ne me suis jamais soucié, c'est le jour qui n'est pas venu et celui qui est passé.

(XLIII)

O Khayam! pourquoi tant de deuil pour un péché commis? Quel soulagement plus ou moins grand trouves-tu à te tourmenter ainsi? Celui qui n'a point péché ne jouira pas de la douceur du pardon. C'est pour le péché que le pardon existe; dans ce cas, quelle crainte peux-tu avoir [2]?

(XLIV)

Personne n'a accès derrière le rideau mystérieux des secrets de Dieu, personne mieux que l'âme ne peut y pénétrer [3]. Nous n'avons pas d'autre demeure que le sein de la terre.

[1] J'ai déjà fait observer que les astrologues persans croient qu'il existe sept cieux contenant des planètes. Certains docteurs de l'islamisme veulent qu'il y en ait huit, et c'est à cette diversité d'opinion sur un sujet insignifiant dont, selon Khayam, l'homme sérieux ne devrait pas s'occuper, que le poëte fait allusion. C'est au septième de ces cieux que se trouve le paradis de Mahomed, où coule un ruisseau de vin limpide, et où les houris, toujours vierges, sont destinées à faire le bonheur des vrais croyants.

[2] Épigramme sanglante contre les docteurs de l'islamisme, défenseurs zélés de la doctrine des récompenses et des peines, que les souphis rejettent comme incompatible avec leur croyance de la prédestination.

[3] On peut aussi expliquer autrement ces deux premiers hémistiches du quatrain qui, en persan, présente deux sens; voici le second :

Personne n'a accès derrière le rideau mystérieux des secrets de Dieu, puisqu'il n'est donné à l'âme de personne d'y pénétrer.

O regret! car c'est là aussi une énigme non moins difficile à deviner [1].

(XLV)

J'ai bien longtemps cherché dans ce monde d'inconstance qui nous sert d'asile; j'ai employé dans mes recherches toutes les facultés dont je suis doué, eh bien! j'ai trouvé que la lune pâlit devant l'éclat de ton visage, que le cyprès est difforme devant ta taille élancée [2].

(XLVI)

Dans la mosquée, dans le médressèh, dans l'église et dans la synagogue, on a horreur de l'enfer et on recherche le paradis, mais la semence de cette inquiétude n'a jamais germé dans le cœur de celui qui a pénétré les secrets du Tout-Puissant [3].

(XLVII)

Tu as parcouru le monde, eh bien! tout ce que tu y as vu n'est rien; tout ce que tu as dit, tout ce que tu as entendu n'est également rien. Tu es allé d'un bout de l'univers à l'autre, tout cela n'est rien; tu t'es recueilli dans un coin de ta chambre, tout cela n'est encore rien, rien [4].

(XLVIII)

Une nuit je vis en songe un sage qui me dit: « Le sommeil,

[1] Le texte dit: « O regret! que cette énigme aussi ne soit pas courte, » c'est-a-dire: Il y a bien des commentaires à faire sans pouvoir arriver à une solution.

[2] Ce quatrain est considéré comme mystique, et les compliments qu'il renferme, et qui semblent être plus dignes d'une maîtresse que de la Divinité, sont à l'adresse du Tout-Puissant.

[3] Allusion à l'excellence de la doctrine du souphisme, qui conduit à la réabsorption de l'âme dans l'essence divine. Ceux qui la professent n'ont pas à craindre l'enfer.

[4] Ce monde, selon les souphis, est moins que rien. C'est un monde de *Khial*, d'imagination, de rêve ou d'illusion. Il n'existe que par la splendeur du Tout-Puissant, qui répand son esprit sur tout l'univers, semblable en cela à la lumière qui se disperse sur toute la terre lorsque le soleil se lève. L'absence de cette splendeur divine ferait tout rentrer dans le néant comme les atomes perceptibles à l'œil dans les rayons du soleil rentrent dans l'obscurité et disparaissent dès que cet astre cesse de luire dans les cieux.

ami, n'a fait épanouir la rose du bonheur pour personne : pourquoi commettre un acte si semblable à la mort? bois du vin plutôt, car tu dormiras bien assez sous terre. »

(XLIX)

Si le cœur humain avait une connaissance exacte des secrets de la vie, il connaîtrait également à l'article de la mort tous les secrets de Dieu. Si aujourd'hui que tu es avec toi-même, tu ne sais rien, que sauras-tu demain, quand tu seras sorti de ce toi-même ?

(L)

Le jour où les cieux seront confondus, où les étoiles s'obscurciront [1], je t'arrêterai sur ton chemin, ô idole ! et, te prenant par le pan de ta robe, je te demanderai pourquoi tu m'as ôté la vie (après me l'avoir donnée).

Paris. — Imprimerie de W. REMQUET, GOUPY ET Cie, rue Garancière, 5.

PARIS. — IMP. W. REMQUET, GOUPY ET Cᵉ, RUE GARANCIÈRE, 5.

